

Petite Revue Illustrée

PAR ZOZO

Les jours gras d'aujourd'hui semblent avoir perdu de leur entrain d'autrefois. A la ville, on n'en parle pas. C'est tout au plus si les registres de la correctionnelle du lendemain accusent une notable augmentation de délinquants, poussés probablement la veille à des libations trop enthousiastes par le souvenir des anciens plaisirs que ramenait, chaque année, cette date mémorable des jours gras.

Mais, on me dit qu'il reste encore, dans la plupart de nos bonnes campagnes canadiennes, des vestiges de charivaris, mascarades et promenades carnavalesques de jadis.

C'est dire que, cette année, à Montréal du moins, nul événement remarquable n'a marqué particulièrement le passage du mardi-gras. La chronique a bien relevé certaines escapades tapageuses, mais qui auraient pu se produire en des temps tout ordinaires. C'est ainsi que nos grands confrères ont rapporté la comparaison en correctionnelle d'un trio accouplé, ou d'un triple couple formé de quelques-uns de nos jeunes sports et de bayadères du théâtre de la rue Côté. Ces gais bambocheurs avaient cru devoir fêter le mardi-gras en se lançant par la tête des petits pains chauds, au milieu d'exclamations par trop bruyantes pour la châtouilleuse oreille de notre police. Cette bataille nouveau genre se termina devant le Recorder, en la manière usuelle.

Quand on est né pour le petit pain...



Il n'y a que le carême qui reste toujours le même avec sa caractéristique d'oeufs et de poisson. Et, cependant, s'il faut en croire les vieilles chroniques, le relâchement se poursuit insensiblement depuis des siècles. "Les jeunes gens, dit l'innimitable Brillat-Savarin, dans sa Méditation XXIV, jusqu'à un certain âge n'étaient pas astreints au jeûne. Ensuite, les gens faits virent à s'apercevoir que le jeûne les irritait, leur donnait mal à la tête, les empêchait de dormir. On mit ensuite sur le compte du jeûne tous les petits accidents qui assiégent l'homme à l'époque du printemps, tels que les éruptions verna-



les, les éblouissements, les saignements de nez, et autres symptômes d'effervescence qui signalent le renouvellement de la nature. De sorte que l'un ne jeûnait pas parce qu'il se croyait malade, l'autre parce qu'il l'avait été, et un troisième parce qu'il craignait de le devenir; d'où il arrivait que le jeûne devenait tous les jours plus rare."

Enfin, aujourd'hui, le temps du carême n'est certes pas fait pour effrayer personne, avec les accommodements modernes, surtout si on a le privilège de garnir sa table de sarcelles, de homards, de malpecques, de primeurs importées, de bordeaux, sans parler de l'exquise variété de petits plats que la gastronomie du siècle nous offre avec les oeufs, le poisson et les légumes.

Mais,

Le ciel défend, de vrai, certains contentements.

La mode est aux essais théâtraux.

Il me faut bien y aller du mien tout comme les autres. J'm'intitule :

QUE J'VOUS AIME DON !

SIMPLE LEVER... DERIDANT EN 1 ACTE ET 3 TABLEAUX.

La scène se passe n'importe où.

Décors : n'importe quoi : une lune, une guitare et un meuble quelconque.

Personnages : n'importe qui : lui et elle.

L'heure : n'importe quand — pourvu que la botte du beau-père ne soit pas trop proche.



Je vous aime !

II

Les mêmes.



Oui, je vous aime ! !

III

Encore les mêmes.



Que j'vous aime don ! ! !

M. Lennox, le candidat conservateur à York, a un procédé tout nouveau de discussion et qui ne laisse pas que d'être assez typique.

Au cours d'une harangue enflammée, M. Lennox sortit une Bible de la poche de son habit, et, y plaçant solennellement la main droite, prit le ciel à témoin que ce qu'il venait de dire était la vérité, rien autre chose que la vérité.

Le geste était imposant !

L'émoi, dit-on, fut grand dans la foule.

Il y avait de quoi !

Il est à espérer que la pratique se propage.

On entendra bientôt dans nos restaurants : Mademoiselle, c'est du veau que j'ai demandé, et non pas du cochon de lait !

Et la waiter, pour toute réponse, sortira de son corsage une mignonne Bible, et, les yeux au ciel : — C'est bien du veau !



Notre prude ponce s'est scandalisée du décolleté des affiches théâtrales de Madame Patrick Campbell. C'est son devoir.

Mais, il faut bien logiquement admettre, si le principe en jeu est bon, que cette guerre sainte ne devra pas s'en tenir là.

Il faudra surveiller de près certaines loges de nos théâtres "select", qui se garnissent de la fine fleur de notre société, les soirs de gala.

Quelques constables galants — nous en connaissons — pourraient peut-être se tenir près du contrôle et nouer délicatement sur les épaules rosées de ces dames une espèce de bavoir en soie

qui serait tout à fait charmant.

C'est une simple suggestion que nous faisons.

Il faut bien protéger les moeurs !

Les "flots" d'encre qu'a fait couler le crime sensationnel de Saint-Eustache se sont subitement... "apaisés". C'est à peine si l'on en trouve un bien léger écho dans les colonnes de nos grands confrères. Il est vrai qu'on nous a servi à profusion pendant quelques jours, de quoi satisfaire tous les goûts et tous les appétits.

Ce que les pauvres reporters qui ont été dépêchés sur le théâtre du crime ont dû en avoir du tintouin !

Bien peu de personnes, qui ne sont pas du métier et qui lisent leur journal, les pieds sur les chenets, ne se doutent pas de la vie de surmenage que mènent ou plutôt qui mène ces pauvres reporters, en certaines circonstances.

C'est le manque de sommeil complet souvent pendant plusieurs jours, la course fiévreuse aux renseignements, la bataille pour le fil téléphonique — lorsqu'il n'y a pas de télégraphe — comme la chose s'est vue à Saint-Eustache.

Et quelle nourriture, grand Dieu ! pour réparer cette déperdition continuelle d'énergie ! Menu in-

variable : steak et oeufs le matin ; oeufs et steak le midi ; puis, steak et oeufs le soir.

Puis, une fois la besogne consciencieusement terminée, le pauvre reporter revient au logis, le cerveau vidé, le système ébranlé par cette tension continuelle, écoeuré des petites choses de l'âme humaine qui ont déroulé devant ses yeux, abruti par les inepties qu'il lui a

fallu par esprit du devoir débiter à pleines colonnes, dégoûté de la vie.

Le lendemain, sans trêve, encore il lui faut présenter le cou au collier, le sourire aux lèvres.

Pauvre reporter !

ZOZO.

